

« Son inspiration, c'était Pessac »

Considéré comme un film culte, le long-métrage de 1973 de Jean Eustache vient de ressortir dans une version restaurée. François Aymé, directeur du cinéma Jean-Eustache de Pessac, raconte

Christophe Loubes
c.loubes@sudouest.fr

La sortie, mercredi dernier, d'une copie restaurée de « La Maman et la Putain » a été saluée comme un événement. Sorti en 1973, ce film de Jean Eustache, né à Pessac en 1938, avait obtenu le Grand Prix spécial du jury à Cannes, avant d'enregistrer 340 000 entrées... et d'être vu comme emblématique des années post-68. Un film culte, projeté seulement en de rares occasions entre la mort du réalisateur, en 1981, et cette restauration. En Gironde, le film n'est visible qu'à Bordeaux, à l'Utopia et, à Pessac, au... Jean-Eustache. Une évidence pour son directeur, François Aymé.

Pour le Jean-Eustache, ça allait des idées à projeter Jean Eustache ? Oui, et pas seulement « La Maman et la Putain ». Nous voulons projeter tous les films restaurés par la société Les Films du losange. À commencer par « Mes petites amoureuses », sa deuxième et dernière fiction, dont plusieurs images sont reproduites sur un mur de notre cinéma. Nous avons aussi programmé ses deux « Rosières de Pessac » et « Numéro zéro » pour le prochain Festival du film d'his-

toire, dont le thème sera « Masculin, féminin ».

Il est temps. Après la mort de Jean Eustache, ses fils ont récupéré les droits d'exploitation de ses films et ils ne les ont loués qu'au compte-goutte, à des festivals ou des cinémathèques. Il n'y a jamais eu de DVD ou de Blu-ray. À peine quelques retransmissions à la télévision. C'est à la suite d'un changement de direction aux Films du losange qu'ils ont finalement accepté une offre de rachat.

Pourquoi avez-vous choisi d'appeler votre cinéma Jean-Eustache quand vous l'avez repris, en 1990 ?

Parce que Jean Eustache était né à Pessac et que son œuvre est totalement atypique. En France, il y a de nombreux cinémas Méliès ou Renoir, mais nous sommes le seul Jean-Eustache. Il a tourné des fictions, des documentaires et des formats qui empruntent aux deux. « La Maman et la Putain » dure 3 h 40 ; « Offre d'emploi » - le premier entretien d'embauche du cinéma, sorti en 1980-18 minutes, et beaucoup de ses films vont de 45 à 65 minutes.

Dont « La Rosière de Pessac », qu'il a commencé à tourner en février 1968, sans anticiper les événements de mai mais en



Bernadette Lafont, Marinka Matuszewski, Jean Eustache, Jean-Pierre Léaud et Françoise Lebrun à Cannes en 1973, après la projection de « La Maman et la Putain ». ARCHIVES AFP

étant conscient que cette cérémonie récompensait la jeune fille la plus vertueuse de la commune était décalée par rapport aux bouleversements en cours. Pourtant, il ne portait pas le regard descendant d'un Parisien sur une coutume provinciale. Il est plus dans une approche anthropologique, comme un Jean Rouch qui reviendrait chez lui plutôt que d'aller en Afrique.

Il restait attaché à Pessac ?

Complètement. Son idée était de filmer la même cérémonie tous les dix ans, même si sa deuxième « Rosière de Pessac » n'est sortie qu'en 1979. Et que celle de 1988 a finalement été tournée par Pierre Carles.

Sa source d'inspiration, c'était sa ville natale. « Mes petites amoureuses » n'a pas été tournée à Pessac, mais le cadre qu'on voit

dans le générique, avec la mairie, l'église, le monument aux morts, l'école, c'est Pessac-centre. Dans « Numéro zéro », il filme en continu sa grand-mère qui lui raconte ses souvenirs du quartier de Noès, où elle l'a élevé après le divorce de ses parents. On sent une volonté de conserver une trace d'une vie populaire qui est la sienne, mais aussi celle d'une France en train de disparaître.